

LES SPORTS MODERNES n°1
Société, Culture, Temporalité, Territoire

2023

La montagne: territoire du moderne ?

LES SPORTS MODERNES n°1

Société, Culture, Temporalité, Territoire

2023

La montagne: territoire du moderne ?

© Association pour la valorisation des archives et de l'Histoire des sports (AvaHs)
c/o Grégory Quin
Institut des Sciences du sport de l'Université de Lausanne
Université de Lausanne
CH-1015 Lausanne

Éditions Alphil-Presses universitaires suisses, 2023
Rue du Tertre 10
CH-2000 Neuchâtel
www.aphil.ch
www.aphilrevues.com

N° 1, 2023
DOI : 10.33055/SPORTSMODERNES.2023.001.01

ISSN papier 2813-5776
ISSN numérique 2813-5784

ISBN 978-2-88930-534-6
ISBN PDF 978-2-88930-535-3
ISBN Epub 978-2-88930-536-0

Adhésion à l'AvaHs

60 CHF, comprenant l'abonnement à la revue *Les Sports Modernes*.

Vente directe et librairie (abonnements ou numéros individuels)

Éditions Alphil-Presses universitaires suisses
Rue du Tertre 10
2000 Neuchâtel
commande@aphil.ch

Vente version électronique (abonnements ou numéros individuels)

www.aphilrevues.com
www.libreo.ch

Photographie de couverture

Walter Amstutz (à droite) devant le Piz Bernina, été 1936.

© Dokumentationsbibliothek St. Moritz, Urheber: Andreas Pedrett.
Copyright: Max Galli.

Graphisme et mise en page

Nusbaumer-graphistes, www.nusbaumer.ch

Responsable d'édition

Marie Manzoni, Éditions Alphil-Presses universitaires suisses

LES SPORTS MODERNES

Société, Culture, Temporalité, Territoire

Publié avec le concours de
l'Association pour la valorisation des archives et de l'Histoire des sports

Directeurs de rédaction

Christophe Jaccoud, Grégory Quin

Comité de rédaction

Monica Aceti, Daniel Anker, Ingrid Brühwiler, Hans-Dieter Gerber, Manuela Maffongelli,
Marco Marcacci, Kevin Tallec Marston, Claire Nicolas, Laurent Tissot, Philippe Vonnard

Correspondant-e-s

Daphné Bolz, Kateryna Chernii, Sylvain Dufraisse, Francesco Garufo, George Kioussis,
Lindsay Krasnoff, Jörg Krieger, Rahul Kumar, Rafael Matos-Wasem, Diego Murzi,
Juan Antonio Simon Sanjurjo, Nicola Sbeti, Amanda Shuman, Matthew Taylor, Fernando Segura Trejo

Correspondance

Revue *Les Sports Modernes*
Association pour la valorisation des archives et de l'Histoire des sports
c/o Grégory Quin
Institut des sciences du sport de l'Université de Lausanne
Bâtiment Synathlon
CH-1015 Lausanne
lessportsmodernes@avahs.net

Adhésion

Les adhésions sont annuelles, d'un montant de 60 CHF, et comprennent un abonnement
à la revue *Les Sports Modernes*. Elles peuvent être souscrites auprès
de *l'Association pour la valorisation des archives et de l'Histoire des sports (AvaHs)* :

Association pour la valorisation des archives et de l'Histoire des sports
c/o Grégory Quin
Institut des sciences du sport de l'Université de Lausanne
Bâtiment Synathlon
CH-1015 Lausanne

Par virement bancaire

IBAN : CH 21 0076 7000 C548 3333 9

BIC : BCVLCH2LXX

Nom et adresse du compte :

Association AvaHs

Université de Lausanne

1015 Lausanne

Banque : Banque Cantonale Vaudoise,
place Saint-François 14, Case postale 300, CH-1001 Lausanne

Par QR-Code



SOMMAIRE

Éditorial	7
Christophe Jaccoud , Grégory Quin	
La montagne : territoire du moderne?	8
Laurent Tissot , Christophe Jaccoud , Grégory Quin	

Partie 1 - La montagne : territoire du moderne ?

«Wanderlust» and «Wilderness»: Mountain Sports and Transatlantic Exchange in the Twentieth Century.....	13
Jon Mathieu	
Von der Escherhöhe auf die Dufourspitze, vom Paulcketurm zur Punta Maria Luisa.....	23
Daniel Anker	
Franchir les cols, atteindre les sommets et glisser sur les pentes	45
Grégory Quin	
Wildest dreams of Everest and modern mountaineering	61
Peter H. Hansen	
La modernité sous l'œil de la presse quotidienne régionale.....	71
Dorothee Fournier	
La fondation du Club alpin canadien : un transfert culturel triangulaire?.....	85
Olivier Hoibian	
À la conquête sportive, spirituelle et commerciale d'une nature alpine idéalisée.....	109
Pierre-Yves Donzé , Claude Hauser	
From the Mountains to the Olympics – The Case of Sport Climbing... ..	127
Juliane Lanz	
Modernities, subalternity, and orality in Ecuadorian mountaineering history (ca. 1900-1960).....	139
Jeroen Derkinderen Lombeida	

Partie 2 - Repères et éclairages

Grand entretien	
«Venir de la plaine et observer la montagne»	155
Grégory Quin et Christophe Jaccoud	
Voir et entendre	
«Ja, weit dir einisch ufe fahre?»	165
Daniel Anker	
Les Alpes par les sons : quelques réflexions et pistes de recherche.....	171
Nelly Valsangiacomo	

Faire vivre	Les nouvelles montagnes de Bernard Crettaz 177 Laurent Tissot
Découvrir	Labisalp : un quart de siècle à étudier l'histoire des Alpes 183 Philippe Vonnard
	Das Urner Institut « Kulturen der Alpen » der Universität Luzern entdecken 189 Romed Aschwanden
	Le CREPA, trente ans d'études des populations alpines 193 Yann Decorzant
	Le CIRM : un centre de recherche interdisciplinaire pour réfléchir aux enjeux des régions de montagne 197 Emmanuel Reynard , Mélanie Clivaz , Iago Otero
	Das Institut für Kulturforschung Graubünden – vor Ort vom Ort für den Ort forschen 205 Cordula Seger
Découvrir une région : L'Engadine	Das Kulturarchiv Oberengadin – Archiv culturel d'Engiadin'Ota 211 Dora Lardelli
	Museum Alpin Pontresina 223 Stefanie Stegemann , Annemarie Brülisauer
Lire et relire, voir et revoir	<i>L'esprit de l'alpinisme. Une sociologie de l'excellence du XIX^e au XXI^e siècle</i> 229 Delphine Moraldo
	Plaire, skier vite et mourir jeune : sur la vie et la mort de Wladimir « Spider » Sabich 233 Christophe Jaccoud
	Montagnes, modernité et gloire 239 Laurent Tissot
	Montagnes, religion et modernité 241 Grégory Quin
	Annemarie Schwarzenbach et Ella Maillart dans les montagnes afghanes 243 Claire Nicolas
	Consignes pour la rédaction des contributions 246



partie

**Repères
et éclairages**

Grand entretien



« VENIR DE LA PLAINE ET OBSERVER LA MONTAGNE »

Entretien avec Jérôme Meizoz

Propos recueillis par

GRÉGORY QUIN et CHRISTOPHE JACCOUD

le 3 juin 2021

Enfant du Valais, mais du Valais « d'en bas » et plus exactement de Martigny où il est né en 1967, Jérôme Meizoz est à la fois écrivain reconnu, lauréat de nombreux prix d'estime (Fondation Schiller 2000, Prix Alker-Pawelke 2005, Prix suisse de littérature 2018) et professeur associé de littérature française à l'Université de Lausanne.

À la tête d'un parcours intellectuel qui l'a conduit à Paris et à la rédaction d'une thèse préfacée par Pierre Bourdieu, Jérôme Meizoz, au travers d'une œuvre qui mêle récits brefs, travaux critiques, éditions raisonnées et essais consacrés à des auteurs francophones, impose une voix originale sur la scène littéraire d'expression française contemporaine.

C'est à ce pratiquant d'une littérature dans laquelle la montagne n'est jamais très loin et qui se distingue encore par l'emprunt d'une voie résolument sociologique, attentive aux petites communautés et à leur évolution, aux vies ordinaires, aux interactions de proximité et aux partages sociaux, que nous avons voulu soumettre la pertinence de la grande topique qui soutient l'articulation générale de ce premier numéro.

Grégory Quin, Christophe Jaccoud : Nous avons fait l'hypothèse, en préparant le sommaire de ce numéro, qu'il fallait dépasser l'opposition tradition/modernité pour caractériser la montagne et les régions alpines. Tant il est vrai qu'à l'évidence, elles sont largement traversées par les dynamiques de la modernité. Comment le montagnard des contreforts et le chroniqueur de la survenue de la modernité, que tu décris dans *Haut Val des Loups* (2015) et dans *Absolument modernes* (2019), voit-il cela ?

Jérôme Meizoz : « Je trouve très intéressant de confronter la montagne avec la catégorie du "moderne", en essayant de dépasser l'opposition tradition-modernité, très classique, qui a servi de fil rouge à tous les travaux sur la montagne depuis les années 1970, au point de devenir presque une "tarte à la crème" de la réflexion. En Valais par exemple, lorsqu'il y avait une exposition sur ces thématiques, c'était toujours "tradition & modernité". Les expositions dont je me souviens se concentraient plutôt sur le pôle "tradition", avec cette idée que cela doit être conservé, que ces traditions font patrimoine. Il est temps d'envisager cette opposition sous un autre angle, pour la dépasser.

J'ajoute un point en préambule. Vous m'avez contacté à propos de mes racines valaisannes, mais elles ne sont pas montagnardes, je viens de la plaine. De fait, mon expérience courante, ma socialisation d'enfant, est peu liée à la montagne. On voit les montagnes, on est dessous, on les subit, on les connaît bien sûr, mais elles restent à distance. Cela dit, dans ma famille, et je pense que c'est fréquent en plaine, on ne connaît rien à la montagne, mes parents ne faisaient pas d'alpinisme, pas de ski non plus. J'avais de vagues cousins dans des villages de montagne, mais c'était avant tout un "ailleurs". Tout cela pour vous dire que le distinguo entre le haut et le bas demeure prégnant dans ces régions et constitue une catégorie structurante des imaginaires régionaux. »

G.Q., C.J. : Pourrait-on dire qu'il y a, dans les régions de montagne, quelque chose que l'on pourrait décrire comme des prédispositions à la modernité ? Ou même peut-être quelque chose que l'on pourrait décrire comme une fascination ou une *complaisance* envers la modernité ?

J.M. : « Ce que je constate de mon expérience des dernières décennies, c'est que – pour généraliser un peu – les gens de la montagne en ont assez de l'image d'arriérés qu'on leur renvoie en permanence. C'est d'ailleurs intéressant de souligner comment depuis une quinzaine d'années peut-être, l'humour rejoue cette image du montagnard (ou du campagnard) comme le "mauvais sauvage". Pour s'en tenir à l'actualité récente, les humoristes Vincent Kucholl et Vincent Veillon¹ sont des exemples de cette tendance, mais ils ne sont pas les seuls et de loin. Le "mauvais sauvage" dans leur version à eux, reprise par d'autres humoristes, c'est un peu le capitaliste des vallées (qu'on ne nommera pas, mais que le lecteur reconnaîtra)², avec évidemment des traits caricaturaux, et force est de constater que cela fonctionne extrême-

ment bien dans le public romand. Tout le monde comprend ce qui est jeu lorsqu'apparaît la figure de l'entrepreneur local qui aime le hard rock, qui déteste les écolos, etc. Mais à mon avis, les gens de la montagne en ont plutôt marre de cette image qu'on leur renvoie. En réaction, ils font des choix extrêmement modernes dans certains secteurs de leurs vies. En plus, il faut indiquer que la modernité numérique tend à limiter l'effet de la distance entre les hautes vallées et la plaine, avec ce constat – peut-être personnel – que dans les montagnes, les gens mettent un point d'honneur à être au top de la technologie et cela dans plusieurs domaines. Cela peut être sur le plan architectural, en lien avec les nouvelles technologies de la communication. Il me semble que ces choix très modernes restent encore relativement méconnus ou en tout cas peu aperçus, cachés qu'ils sont derrière l'image du montagnard conservateur. »

G.Q., C.J. : Peux-tu nous en dire plus, au travers de réalisations concrètes par exemple ?

J.M. : « Oui, bien sûr ! Il y a beaucoup de choses, beaucoup de réalisations, et tout particulièrement sous l'angle de la culture. En matière d'événements et de manifestations culturels, je pense en premier lieu au Palp Festival. C'est une manifestation qui est née à l'initiative de trentenaires opposés aux clichés caricaturaux ou aux représentations teintées de conservatisme, et qui vise l'innovation par hybridation des formes. Comme le décrit son site internet, il s'agit d'un : *"festival évolutif qui se développe de mai à septembre à travers différents lieux, de l'appartement privé aux châteaux historiques, d'un amphithéâtre romain aux jardins publics, d'espaces culturels aux alpages les plus reculés, de villages aux centres urbains valaisans. Le PALP Festival est [depuis le début des années 2010] la promesse de créations uniques et atypiques où musique, terroir, nature et arts vivants sont à l'honneur."* (site du Palp : <https://palpfestival.ch/le-palp/>)

Ce festival réussit à recréer des équilibres entre tradition et modernité, entre des touristes souvent éloignés de la culture lorsqu'ils séjournent en Valais et des locaux en recherche d'autres horizons. On vise un public jeune et cosmopolite, en intégrant avec humour des éléments traditionnels comme la raclette. Par exemple, la "Rocklette" associe concert de rock et dégustation de raclette. Au-delà du cliché, cela permet de créer des publics composés de personnes d'âges différents, de mêler les touristes et les locaux, et c'est un facteur de brassage social et géographique. Il y a aussi des "Silent party" près des chalets, avec une programmation centrée sur les villages et les montagnes plus que sur les villes.

Je me souviens au moment du lancement de ce projet, j'étais au Conseil de la culture du canton du Valais, qui devait justement évaluer les demandes de fonds. Avec ce projet, il y avait une vraie rupture, cela cassait les codes habituels qui touchaient des publics souvent restreints et finalement un peu captifs.

On peut montrer aussi, et c'est assez nouveau, que désormais des artistes indigènes de réputation internationale restent au pays à la faveur de la captation et de l'usage des ressources liées au numérique. Je pense à des gens comme Valentin Carron, Pierre Mariétan ou encore Christophe Fellay. Ces acteurs culturels et les expressions qu'ils développent ne se coupent pas de l'ancrage local, de ses traditions et de ses références, et tous dessinent une perspective de jeu entre le local et le global.

Par exemple dans le domaine musical, Pierre Mariétan, compositeur de musique sérieuse, élève de Boulez et Valaisan d'origine, tout comme le percussionniste Christophe Fellay, sont des bons exemples de cette capacité des milieux montagnards à s'emparer de la modernité de leurs espaces. C'est ici de la musique expérimentale produite depuis le Valais. Pour Christophe Fellay, c'est vraiment un choix, il s'est installé dans un village de montagne dont est originaire son épouse, les habitants ignorent

assez largement ses activités, mais il a un réseau et une reconnaissance qui dépassent les frontières de la Suisse. Il y a trente ou quarante ans, ce type de parcours n'aurait pas été possible.

Dans la même veine, les productions artistiques d'un Valentin Carron mobilisent précisément des éléments traditionnels – des poutres de chalet et d'autres objets du quotidien – pour les déplacer vers l'art contemporain, avec un effet "ready-made". Le plus étonnant c'est le succès rencontré – et je trouve cela fascinant – auprès de publics très divers. Ce déplacement de l'ancien vers le moderne était comme attendu, comme une issue vers l'avenir. C'est pourquoi les institutions culturelles valaisannes ont beaucoup misé sur Valentin Carron. »

G.Q., C.J. : Pour rester dans le domaine économique, peut-on dire que des événements comme la constitution de clusters technologiques, autour de Lonza ou du transfert d'une partie des activités de l'UNIL-EPFL sont des vecteurs de modernité ? Notamment à travers l'arrivée de nouvelles populations urbaines porteuses de nouvelles modernités ?

J.M. : « Certainement, même si ces populations étaient déjà là avant. Ce qui me semble fort, ce sont les tentatives d'implanter les universités au cœur des montagnes, avec aussi l'arrivée du nouveau personnel scientifique, qui va engendrer l'ouverture de bistrot, et – il faudrait regarder – avec de la cuisine probablement moins traditionnelle, etc. C'est donc un vecteur de modernité, qui me semble ancré dans un désir de rattraper un certain retard, de ne plus passer pour les arriérés. Ceci dit, il existe encore une bourgeoisie à Sion qui apprécie la raclette mais achète des vaches plutôt que des voitures. Les fameuses vaches "reines" de combat dont la valeur a décuplé ces dernières années, au point de devenir un vrai investissement. La vache a remplacé la Ferrari. On est vraiment dans un choc entre des cultures globalisées et des artefacts de tradition. »

G.Q., C.J. : Est-ce que les échecs olympiques répétés (2002, 2006, 2026) constituent une forme de traumatisme en Valais ? Aussi au regard de ce que tu viens de dire sur l'importance de la modernité dans ces régions ? Est-ce que ces Jeux n'auraient justement pas permis de matérialiser ce dynamisme ?

J.M. : « C'est difficile à décrire... l'ambition olympique est mondiale et implique des grosses organisations, très formalisées. Mais en Valais règnent encore des rapports sociaux fondés sur l'engagement oral. Il y a une sorte d'ultra-proximité de confiance où on peut tout obtenir parce que l'on est dans le même réseau. C'est finalement comme cela que fonctionnent des investisseurs et des notables comme les Julen, les Gianadda, les Constantin, ce sont des types qui claquent des doigts et qui imaginent que les choses sont réglées. J'ai l'habitude de les décrire comme des "empereurs", c'est-à-dire des gens qui sont les porte-parole de l'*imperium* (actuellement, sous sa forme financière) et qui, pour la population, détiennent presque des pouvoirs magiques. Enfin, au-delà de la déception populaire consécutive au vote du CIO en faveur de Turin pour les JO de 2006, on peut presque imaginer que le Valais a voté contre les JO 2026, car le projet était trop urbain... »

G.Q., C.J. : **On aimerait revenir si tu le veux bien à ton métier de chercheur et d'écrivain pour parler du couple tradition/modernité dans la littérature. À ce propos, il nous semble que cette articulation constitue en quelque sorte le cœur battant de la littérature alpestre. Ramuz, Chappaz, Bille, Zermatten, Lovay et quelques autres..., toutes et tous nous semblent avoir pris position par rapport à cette césure. Au point que l'on peut se demander si l'est correct de parler d'une littérature de la montagne qui serait une et indivisible ; un cliché qui a la vie dure...**

J.M. : « La question de la circulation des personnes et des idées me semble aussi fondamentale à prendre en compte pour bien appréhender l'opposition tradition/modernité ou pour saisir aussi les trajectoires des habitants des régions de montagne – et le Valais me semble être un bon exemple – qui font souvent une partie de leurs études ou de leurs expériences à l'extérieur pour y revenir ensuite.

Je vois assez bien cela en littérature, par exemple chez l'écrivain Jean-Marc Lovay. En deux mots, il a eu une belle carrière à Paris chez Gallimard, il a été ultra-médiatisé dans les années 1970, mais il n'était pas forcément très adapté à ce type de modernité médiatique. C'est aussi l'époque des hippies, et on voit dès ses premiers écrits à seize ou dix-huit ans que Lovay va au-delà des références de son éducation valaisanne. Gros lecteur, il profite de la nouveauté du "livre de poche" pour lire beaucoup et intégrer l'héritage moderniste en littérature, très en décalage avec les classiques de l'époque. C'est un excellent exemple d'intégration rapide de formes modernes dans des contextes qui ne semblent pas forcément très favorables, et avec une radicalité dans les choix qui n'a jamais été démentie, même si cela lui coûte cher : publié d'abord chez Gallimard, il est lâché par son éditeur au quatrième livre, sous prétexte que ses romans sont trop difficiles.

Ramuz est un autre exemple, même s'il était vaudois, il a beaucoup écrit sur le Valais. Il est maintenant pleinement reconnu pour avoir participé au grand courant moderniste du début du xx^e siècle. Ses influences, pour faire court, ce sont le cubisme et le cinéma, bien plus que la littérature régionale, et cela a causé un immense malentendu de réception – partiellement nourri par Ramuz lui-même. Ses intrigues se passent à la campagne ou à la montagne, avec des personnages assez traditionnels, mais il a complètement transformé les habitudes d'écriture : il a continué à raconter des histoires traditionnelles, mais dans une langue et une structure narrative complètement

nouvelles qui ont beaucoup désarçonné. Alors, c'est devenu quelque chose de très connu, mais sa modernité a été longtemps sous-estimée. Bien évidemment, la parution de ses *Romans* en Pléiade et des *Œuvres complètes* chez Slatkine participe de la nouvelle compréhension de l'auteur, mais il y a encore quelques années, la confusion étant encore fréquente précisément entre la modernité narrative et des clichés très "traditionnels".

Pour revenir à Gallimard, Noëlle Revaz est aussi un exemple intéressant de ces auteurs et autrices suisses qui réussissent en France, mais qui s'inscrivent dans cette idée – portée par l'éditeur lui-même – que si l'autrice ou l'auteur est suisse, il y a un rapport quelconque à la montagne, que cela passe par le texte ou par la couverture du livre. Dans le cliché relayé par Gallimard, la Suisse ce sont les montagnes, même si une bonne partie du pays est en plaine. »

G.Q., C.J. : Peut-on dire dans ce sens que la montagne « traditionnalise » en quelque sorte ?

J.M. : « Oui, la présence de l'imaginaire de la montagne, dans les présentations des ouvrages dont je parlais précédemment, précontraint en quelque sorte la réception possible des œuvres. C'est presque un label, la figure du montagnard revient toujours, avec des écrivains un peu originaux, un peu décalés, ou inattendus, étrangers aux habitudes parisiennes. Cela dit chez Lovay, le malentendu a été réel, parce qu'il a grandi en plaine, à Sion, et il s'est ensuite installé dans un petit village du Val d'Anniviers : son écriture renvoie plutôt à Kafka, Joyce, Faulkner, donc il y a un décalage impressionnant entre l'esthétique et le mode de vie. Pour autant, les publicitaires ont préféré raconter qu'il était un montagnard élevant des poules... »

G.Q., C.J. : Ou un « bien entendu » peut-être ?

J.M. : « Les clichés sur la montagne dans la littérature remontent à une période assez

ancienne, au moins au XVIII^e siècle. Cela permettait alors aux élites de régions périphériques de se construire en opposition à des élites plus urbaines, mais cela a engendré des tonnes de clichés qui perdurent. Il est intéressant de revenir à Ramuz ici, car il avait bien conscience que la montagne était devenue un cliché, aussi alimenté par les courants de littérature "alpestre" à la fin du XIX^e siècle. Ce sont tous les clichés que l'on retrouve dans *Heidi*, et des auteurs comme Ramuz s'opposent à cela. Ils inventent des formes nouvelles de narration, où la montagne n'est plus le lieu d'une pureté innocente, mais le lieu du suicide, de l'inceste. Finalement, Ramuz, c'est un peu Zola à la montagne : *La Bête humaine* sévit aussi à la montagne, alors qu'on a voulu jusque-là insister sur la pureté alpine.

Chez Maurice Chappaz, on retrouve aussi des formes de résistance aux clichés alpins dans la littérature. Chappaz par exemple est très, très rétif à la littérature officielle, représentée alors par Maurice Zermatten, un écrivain d'origine montagnarde – de Saint-Martin – qui est devenu l'intellectuel officiel du Valais dans les années 1950 et 1960. Il était colonel de l'armée suisse, catholique pratiquant, de droite, et lui, il avait une vision de la montagne qui était celle de Ramuz mais sans *La Bête humaine* : les clichés alpestres du XIX^e siècle dans une littérature naturaliste moderne encore sous l'emprise du catholicisme. Du reste Zermatten produit jusqu'aux années 1980, et son roman *À l'est du Grand-Couloir* publié chez Denoël (1983) a une belle audience en France même si c'est surtout auprès de lecteurs de littérature régionaliste (ou régionalisante), qui justement ont besoin de cet ancrage dans un terroir. »

G.Q., C.J. : On est frappé, quand on voit le panorama de la littérature alpestre la plus récente, par le succès de nouveaux auteurs, en général jeunes, qui approchent la montagne d'une manière que l'on a envie de décrire comme un peu « enchantée ». On pense ici

au succès de Paolo Cognetti et à son *Garçon sauvage*, paru en 2016. Quel regard portes-tu là-dessus ?

J.M. : « Je partage tout à fait votre point de vue. Je suis moi aussi frappé par ce phénomène de “retour à la montagne”, mais d’une montagne idéalisée, d’une montagne *Bonne Mère*, d’une montagne qui devient ou qui redevient le lieu d’une expérience humaine quasi mystique. C’est une littérature du genre “développement personnel”, avec la montagne comme décor apaisant. Il y a beaucoup d’exemples comme cela. J’ai par exemple lu récemment un auteur tessinois, Fabio Andina, un quadragénaire qui a écrit *Jours à Leontica*. C’est assez proche de Paolo Cognetti, avec le même schéma narratif : un type de la ville, en situation de malaise, se réinstalle à la montagne et y trouve une sorte de paix. On frôle la vision idéalisée de la montagne et des territoires alpins. C’est assez loin de Ramuz ou de Chappaz, de leur description de l’âpreté de la vie en montagne, avec son lot de violences et de souffrances sociales. Ici la montagne est salvatrice, ses habitants simples et directs. Je crois que cette perspective, qui remonte à très peu d’années maintenant, relève d’un changement de paradigme du fait d’un avenir bouché, des craintes liées à la crise environnementale. La montagne, pour ces auteurs, est quelque chose comme le dernier endroit qui ne soit pas tout à fait détruit. Je vois là quand même comme un écho, l’écho d’un fantasme survivaliste. Une posture très intéressante du point de vue de l’histoire littéraire de la montagne mais aussi du point de vue d’une façon nouvelle, moderne, de l’appréhender. Ceci dit plusieurs tendances ou courants peuvent coexister dans une même génération d’auteurs. L’écrivain italien Davide Longo, par exemple, auteur de *Le Mangeur de pierres*, met en scène une montagne et des communautés alpines pauvres et violentes, marquées par la corruption et le manque d’espoir... »

G.Q., C.J. : Mais sans nous tromper, il nous semble que l’engagement écologiste de Maurice Chappaz se faisait au nom de la montagne et de sa pureté ?

J.M. : « Oui et c’est très intéressant, car on peut aussi associer Maurice Zermatten à cela. Il a d’ailleurs été un pionnier de la défense du patrimoine, mais en lien avec le “*Heimatschutz*”, donc du point de vue des bourgeois urbains cultivés (et conservateurs) qui avaient redéfini la nécessité d’une protection patrimoniale, à travers des objets fétiches comme le chalet, etc. Mouvement très urbain donc, mais Zermatten se fait le porte-parole de ces dynamiques en Valais. Il a notamment tenu le bulletin du “*Heimatschutz*” et a mené des combats contre la construction de barrages dans les années 1950 ; en ce sens il y a une certaine résistance à la modernité chez lui.

Chappaz est plus polémiste, *Les Maquereaux des cimes blanches* (1976) est un poème-pamphlet qui accuse très violemment les entrepreneurs, les avocats, les hommes politiques d’avoir fait une sorte de pacte silencieux pour machiniser la montagne. C’est un livre qui s’adresse à la jeunesse, et bien que l’on soit à la fin de la vague hippie, il propose un appel à la résistance. De fait, Chappaz est plus proche des conceptions actuelles de l’écologie, notamment par sa fréquentation des naturalistes comme René-Pierre Bille. Il a un rapport à la montagne bien moins patrimonial que Zermatten, chez lui la contre-culture est bien plus présente, comme chez Lovay. Tous deux partageaient du reste un jugement très critique sur les stations de ski et le tourisme de masse des années 1970. Ce n’est pas tant le “ski” comme sport qui pose un problème ici, mais bien plutôt l’urbanisation de la montagne poussée par le tourisme de masse.

On retrouve d’ailleurs chez Chappaz ou chez Lovay des formes de pratiques sportives, mais ce n’est pas le ski alpin avec la vie de station. Ce sont les randonnées à skis, la Haute Route entre copains, l’alpinisme. Dans les années 1970, la

randonnée à peau-de-phoque avait une forte connotation de contre-culture. C'était le gros pull en laine, la barbe, le joint ou la bouteille de vin blanc dans le sac, avec l'idée d'échapper aux parents, aux flics, au monde urbanisé de la plaine. C'était sans balisage, et les randonneurs avaient une vraie détestation des stations de ski... »

G.Q., C.J. : Tu parles de tendances libertaires, mais il y avait dans les années 1970-1980 une espèce de festival très particulier qui se tenait au-dessus de Martigny...

J.M. : « Oui, tout à fait, le Festival de Sapinhaut, c'était une forme de Woodstock valaisan, c'est vrai. Presque une ZAD avant l'heure, avec cette idée que sur les hauteurs, on était loin des autorités, loin des pouvoirs, de la police. Je crois qu'il y a eu trois ou quatre éditions [quatre éditions entre 1971 et 1976, ndlr]. D'ailleurs, il y a un excellent film réalisé par Pierre-André Thiébaud, un cinéaste valaisan, qui documente précisément ce festival et cette époque. »

G.Q., C.J. : Venons-en si tu le veux bien à ton histoire personnelle. Tu es un auteur originaire du Valais, homme de la plaine toutefois, qui est parti d'une région périphérique mais qui a été élevé dans un village économiquement et sociologiquement ancré dans la modernité, dans une famille qui t'a donné une éducation plutôt « moderne ». Pour le dire autrement, dans ta propre histoire, est-ce qu'il y a des moments qui te confrontent justement à la modernité, et au travers de quels signes ?

J.M. : « Sans chercher à faire de mon cas quelque chose de particulier, je dois dire que j'ai grandi dans un village – Vernayaz – très intéressant du point de vue de son histoire. C'est un village de plaine très récent, qui a été érigé en commune en 1912 seulement, et qui est un vecteur de la modernité dans la plaine. Vernayaz s'est constitué autour de la ligne CFF,

de l'usine CFF qui a rapidement été construite, de la fabrique de charbon, et de la route principale. Une partie de la population est venue "d'en haut" (Salvan) au moment du développement du village. Les conservateurs ont préféré rester en haut et les radicaux sont descendus. Des radicaux qui portaient d'ailleurs la modernité en Suisse à cette époque. En plaine s'impose rapidement la modernité. Mes deux parents sont nés à Vernayaz, ils avaient clairement accepté cette modernité, ils étaient sans discours nostalgiques sur la montagne, au contraire. Ma mère avait encore des cousins à Salvan, elle parlait avec une légère ironie de ceux qui étaient restés en haut... »

De fait, par mon enfance et mon éducation, j'ai assez rapidement associé la montagne à une sorte de conservatoire de choses anciennes, et c'est sans doute aussi cela que j'observais lorsqu'on y allait en promenade ou à différentes occasions. Mais mon expérience première, c'est la modernité de la plaine, et à cela s'ajoute l'expérience sociologique de la famille. Mon père était mécanicien, militant socialiste, donc minoritaire au village. Toute la famille se retrouvait dans cette minorité vis-à-vis du Parti démocrate-chrétien dominant. Cela n'a fait que renforcer son adhésion à la modernité, en soudant ce petit groupe de peut-être quatre-vingts socialistes dans un village de mille habitants.

J'ai voulu raconter cette expérience dans *Absolument modernes!* (2019) en poussant au-delà de ma propre mémoire pour raconter tout le siècle, avec l'arrivée du supermarché, dont mes parents m'ont parlé régulièrement : ce magasin où tu te sers toi-même où tu peux toucher tous les produits, ce qui leur semblait un truc dingue. »

G.Q., C.J. : Du reste, si vous aviez besoin d'aller chez le dentiste, chez le médecin, vous alliez où ?

J.M. : « On allait à Martigny, la ville la plus proche. Évidemment, au jeu des découpages en district, la centralité administrative c'était Saint-

Maurice, mais en fait on faisait tout à Martigny. Plus tard, je faisais le trajet en vélomoteur pour boire des verres, mais je ne crois pas que je l'associais forcément à une grande ville. Être né à Vernayaz – et pas ailleurs – a exercé une grande influence sur mon parcours. Cela a engendré une rupture de transmission, déjà entamée à la génération précédente, avec une sorte de pari sur l'avenir et l'ailleurs. Je l'ai ressenti assez tôt, je crois, se sentir poussé à aller vers l'ailleurs. Du reste, je crois que tous mes camarades qui ont fait le bac sont partis, à la grande différence il faut le dire, de ceux qui n'ont pas fait le bac... Il y a évidemment des exceptions, mais une tendance forte existe ici, comme ailleurs.

Dans l'expérience vécue dans ce village, très vectorisé par la modernité, le pari sur l'ailleurs et le moderne était le plus frappant. Du reste, mon père utilisait beaucoup le mot "moderne", je l'entendais beaucoup dans cette génération. C'est aussi avec ce prisme que je peux lire avec pertinence ma découverte de la sociologie – à la toute fin des années 1980 : comme une révélation, comme si d'un coup je voyais clair dans tout ce que l'on m'avait caché jusqu'alors, ou dans tout ce que j'avais observé depuis mon enfance sans comprendre les forces qui faisaient s'animer ce théâtre social. On peut revenir au vélomoteur. Mais aussi à la figure du "cadet" des familles, "le cadet de mes soucis" dont parle très bien Pierre Bourdieu dans *Le bal des célibataires* sur la condition paysanne en Béarn. C'est une figure sociologique importante, ce plus jeune fils, dans les familles paysannes, dont on ne savait pas bien quoi faire et qui risquait de devenir solitaire et buveur. Voilà une triste figure sociologique.

D'un coup, des expériences qui semblaient des fatalités ont pris de la substance et de l'épaisseur. Et j'avoue que je ne suis pas sorti de cette "religion", la religion de l'explication sociale. Alors évidemment, il faut toujours nuancer, mais il n'en demeure pas moins qu'il faut expliquer, et pour moi, Bourdieu a permis cela. »

G.Q., C.J. : Pierre Bourdieu, on sait que c'est une référence centrale pour toi, qu'il a préfacé ta thèse, qu'il t'a fait découvrir la sociologie. Comment s'est passée cette expérience parisienne qui te voit partir pour ainsi dire vers le Vatican de la sociologie ? Pour paraphraser précisément Pierre Bourdieu, peut-on parler de « déracinement » ?

J.M. : « Avec Bourdieu, j'ai tout de suite ressenti – très platement – cette affinité pour les personnes avec qui on partage une expérience sociale. Bourdieu avait clairement cet intérêt, cette fascination pour des parcours particuliers. Au-delà des anecdotes, c'est pour cela que j'ai tout de suite "croché" sur l'envie de partager. J'ai eu la chance à une période d'aller presque deux heures chaque mois dans son bureau, et c'était une forme d'examen oral. Difficile d'imaginer cela avec d'autres intellectuels parisiens célèbres. Si un jeune chercheur lui écrivait une lettre, Bourdieu répondait tout de suite. Un peu naïvement, je lui ai envoyé une lettre pour lui parler de ma recherche sur la littérature de Suisse romande comme périphérie culturelle, une lettre sans doute très maladroite, mais tout de suite il a dit son intérêt et m'a invité dans son séminaire. Je crois que cela tenait à sa capacité à reconnaître des expériences sociales singulières, dans une solidarité d'anciens dominés. »

G.Q., C.J. : Ramuz, pour revenir à lui, a des phrases assez dures sur les presque quatorze années qu'il passe à Paris. Est-ce que cela a aussi été ton cas ?

J.M. : « Mon expérience de ce point de vue est assurément plus positive, même si bien sûr, on est constamment renvoyé à son origine, à cause de son accent, des choses que l'on ne comprend pas. On est forcément désarçonné au début, mais rapidement il y a eu une fraternité parmi les doctorant-e-s de Bourdieu qui m'a bien aidé. »

G.Q., C.J. : Tu as aussi travaillé assez longtemps sur Ramuz et d'autres auteurs perçus comme régionaux. Est-ce que qu'on peut dire que c'est là comme une fatalité ou un déterminisme, et que, en une formule, c'est la montagne qui te rattrape à la ville ?

J.M. : « Je crois surtout que si j'ai travaillé sur Ramuz ou Chappaz, c'est parce que j'avais une familiarité avec ce type de mondes culturels. Cela me rassurait de connaître déjà un peu mon objet. Ces écrivains étaient accessibles, proches, réels, et la montagne était au premier plan. Il faut bien dire aussi que cela colore la réception de mon travail, notamment auprès des journalistes qui font souvent des raccourcis entre Ramuz, Chappaz et Bourdieu. »

Biographie: Jérôme Meizoz enseigne la littérature française à l'Université de Lausanne. Lauréat du Prix de l'Académie suisse des sciences humaines (2005), il a publié notamment: *Ramuz. Un passager clandestin des Lettres françaises*, Zoé, 1997; *L'Âge du roman parlant 1919-1939*, préface de Pierre Bourdieu, Droz, 2001; *Faire l'auteur en régime néo-libéral (Rudiments de marketing littéraire)*, Slatkine « Érudition », 2020; *Coulisses du nom propre (Louis-Ferdinand Céline)*, BSN Press, 2021. Il a participé à l'édition des *Romans* de C.F. Ramuz dans la Bibliothèque de la Pléiade (2005) et aux *Œuvres complètes* de Ch.-A. Cingria (*L'Âge d'Homme*, 2012-2018). Parmi ses ouvrages littéraires: *Malencontre*, Zoé, 2022; (avec Alberto Nessi) *Storie di paese/Histoires de village, poèmes en traductions croisées*, Empreintes, 2022. En février 2018, il a reçu à Berne le Prix suisse de littérature pour *Faire le garçon* (Zoé).

Notes

- ¹ Deux humoristes romands à succès dont les émissions de radio et de télévision pastichent volontiers des personnages ramenés à des attributs ou à des traits réputés propres à une région ou à un canton.
- ² Référence est faite ici à Christian Constantin, dirigeant de football, promoteur immobilier et personnage emblématique du Valais romand, dont on moque volontiers la brutalité des manières et l'attachement quasi caricatural à une prétendue « identité » valaisanne.

CONSIGNES POUR LA RÉDACTION DES CONTRIBUTIONS

Chaque numéro est organisé autour d'une thématique et se divise en deux parties.

Partie scientifique

Toutes les contributions de la partie académique de la revue seront soumises à un processus de double expertise anonyme organisé par le comité de rédaction, en coordination avec le groupe des correspondant-e-s.

Partie « Repères et éclairages »

Cette partie est subdivisée en différentes sous-parties « Grand entretien », « Voir et entendre », « Faire (re)vivre », « Découvrir », « Lire et relire, voir et revoir ».

« **Grand entretien** » : Ici, il s'agira en lien avec le thème du dossier thématique de donner à lire un entretien avec une figure marquante de la scène sportive, culturelle, politique ou encore académique.

« **Voir et entendre** » : Une collection de photos ? Un enregistrement inédit ? Des affiches originales ? Le son d'une crémaillère ? Le lecteur trouvera ici de quoi nourrir ses sens au-delà de la matérialité du texte.

« **Faire (re)vivre** » : En forme d'ode à ceux et celles qui ne sont plus, cette sous-partie ambitionne de libérer les formes de la nécrologie pour faire découvrir (pour faire vivre et revivre) des parcours originaux au cœur ou aux marges du sport.

« **Découvrir** » : Cette sous-partie doit nous inviter à penser, elle doit éveiller notre curiosité intellectuelle, en nous menant dans des lieux singuliers, au cœur du travail de passionné-e-s, dans la fabrique du savoir.

« **Découvrir [un sport, une région, une année, etc.]** » : Le propos est ici de concentrer l'attention sur une activité sportive, celles et ceux qui l'ont fait, sur une région dans sa qualité de territoire sportif, sur un événement mémorable également.

« **Lire et relire, voir et revoir** » : Sans omettre les classiques comptes rendus de lecture, cette sous-partie souhaite ouvrir ses colonnes à des analyses de bandes dessinées, d'expositions, de films ou encore de pièces de théâtre. Un seul mot d'ordre, créativité.

Conformément aux usages, les autrices et auteurs s'engagent à ne pas soumettre simultanément leurs textes à d'autres revues.

Pour la première partie de la revue, les contributions doivent faire environ 30 000 à 35 000 signes (espaces et références comprises).

Pour la seconde partie de la revue, les contributions doivent être d'un format variable situé entre 5 000 et 15 000 signes (espaces et références comprises).

La revue *Les Sports Modernes* publie des textes en cinq langues : français, allemand, italien, romanche et anglais.

Chaque contribution de la partie scientifique devra être accompagnée d'un résumé d'environ 750 signes (accompagné de cinq mots-clés) dans la langue de la contribution, d'une traduction de ce résumé en anglais (avec une traduction des cinq mots-clés en anglais).

Toutes les contributions devront être accompagnées d'une biographie de l'autrice/l'auteur d'environ 750 signes dans la langue de la contribution.

La présentation de l'appareil critique, celui-ci devant apparaître en notes de bas de page, devra suivre le modèle de l'éditeur Alphil, disponible sur le site internet de la maison d'édition.

L'intégration d'illustrations est encouragée par la rédaction. Ces dernières devront être libres de droits et transmises dans un format (au minimum 300 dpi) favorisant une édition de bonne qualité. La direction de la revue se réserve le droit de supprimer les illustrations dont la qualité ne serait pas suffisante. Les illustrations proposées devront systématiquement apporter une plus-value à l'argumentation et les autrices et auteurs devront indiquer précisément la localisation où les illustrations devront s'insérer dans les textes.

Les manuscrits doivent nous parvenir en format électronique à l'adresse suivante :
lessportsmodernes@avahs.net

Les ouvrages pour des comptes rendus ou d'autres documents peuvent être adressés par voie postale à l'adresse suivante :

Revue *Les Sports Modernes*
Association pour la valorisation des archives
et de l'Histoire des sports
c/o Grégory Quin
Institut des sciences du sport
de l'Université de Lausanne
Bâtiment Synathlon
CH-1015 Lausanne

Politique de libre-accès

La revue *Les Sports Modernes* est publiée en green open access, elle est en libre-accès 18 mois après sa publication officielle, sur le site des Éditions Alphil :

www.alphilrevues.com et sur **www.libreo.ch**

Il est possible d'acheter des exemplaires papier ou des exemplaires électroniques ou des articles sur les sites :

www.alphilrevues.com et **www.libreo.ch**

Les auteur-e-s reçoivent un exemplaire de leur article en pdf. Ils peuvent envoyer l'article à des collègues et le mettre sur une plateforme institutionnelle dont l'accès est réservé aux membres de leur institution. Les articles électroniques sont identifiés par un DOI qui permet d'accéder au fichier.

Il n'est pas autorisé de mettre l'article sur d'autres plateformes.

Achévé d'imprimer
en mars 2023
pour le compte des
Éditions Alphil-Presses universitaires suisses

Collection Sport et sciences sociales



N° 3115

**Grégory Quin, Philippe Vonnard,
Christophe Jaccoud (dir.)**

Des réseaux et des hommes

Participation et contribution de
la Suisse à l'internationalisation
du sport (1912-1972)

CHF 29.—
232 pages

Cet ouvrage propose d'analyser la genèse et les développements de ce processus en mettant l'accent sur les actions, individuelles et collectives, de plusieurs dirigeants qui occupent de hautes fonctions dans les fédérations sportives internationales entre la première décennie du siècle dernier et les années 1970. Beaucoup de ces figures sont de nationalité suisse. Plus largement, le pays se profile comme une terre d'accueil particulièrement favorable à l'organisation de nombreuses compétitions internationales et à l'établissement des organisations sportives internationales, ainsi qu'un espace dans lequel se forment de nombreuses pratiques sportives. Il s'agit dès lors de s'interroger sur cette situation originale, car elle est avant tout promue par des acteurs privés.

ISBN 978-2-88930-247-5



N° 3203

Orlan Moret

Marqués

Carrières et après-carrières
des hockeyeurs suisses

CHF 39.—
492 p.

« Du point de vue moral et professionnel, t'es dix fois plus solide que n'importe qui. Une carrière de hockeyeur, c'est un renforcement humain. »

Marqués par l'expérience du hockey sur glace, les joueurs sont-ils ensuite en mesure de se démarquer? Ce livre cherche à rendre compte des après-carrières des hockeyeurs suisses dans une perspective sociologique en plongeant dans la culture de la pratique et dans ses transformations récentes.

ISBN 978-2-88930-473-8



N° 3167

Véronique Czäka

Histoire sociale et genrée de l'éducation physique en Suisse romande

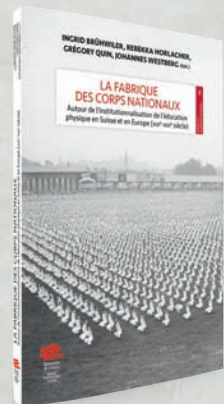
(milieu du XIX^e siècle-début
du XX^e siècle)

CHF 39.—
616 p.

Qui n'a pas de souvenirs de cours de gymnastique ou de natation suivis à l'école? Appréciée par certains élèves, crainte par d'autres, l'éducation physique a un statut à part dans les programmes et une histoire toute aussi particulière.

La gymnastique est la seule branche scolaire dépendant directement de la Confédération depuis 1874. Cette mainmise fédérale, qui concerna longtemps les seuls garçons, a eu pour effet de laisser dans l'ombre l'histoire des pratiques des écolières...

ISBN 978-2-88930-331-1



N° 3205

**Ingrid Brühwiler,
Rebekka Horlacher, Grégory Quin,
Johannes Westberg (dir.)**

La fabrique des corps nationaux

Autour de l'institutionnalisation
de l'éducation physique en Suisse
et en Europe (XIX^e-XXI^e siècle)

CHF 37.—
258 p.

Obligatoire à l'école depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle en Europe, l'éducation physique (la « gymnastique »!) scolaire verra ses contenus définis par les États, mais surtout par les enseignants responsables de la branche. « Universitaires » depuis le début du XX^e siècle à travers le continent, les formations des futurs maîtres-ses d'éducation physique ont beaucoup évolué depuis la fin du XIX^e siècle.

Dans le cadre de ce projet collectif, notre ambition est de donner à lire la complexité des processus aboutissant aux formations contemporaines en sciences du sport. L'éducation physique est un objet particulièrement stimulant qui appelle à de nouveaux travaux aux confins de dynamiques transnationales et de processus d'affirmation nationale.

ISBN 978-2-88930-486-8

Numéro 1

La montagne : territoire du moderne ?

La montagne est-elle « moderne » ou mieux est-elle un *territoire du moderne* ? Se plonger dans l'histoire amène à répondre de façon très contrastée, voire contradictoire. D'un côté, elle est massivement condamnée à raison de son inertie dès lors qu'elle est comparée à d'autres communautés. Lieu d'isolement, de repli, de retard, d'ignorance et de conservatisme, base d'exode, elle ne ferait qu'accumuler les handicaps propres à la laisser loin derrière les progrès réalisés dans le monde d'en bas. La rendre abordable, fréquentable et pour tout dire *aimable* passe donc par l'imposition de normes venues d'ailleurs. D'un autre côté, elle s'affirme précurseur, par ses contraintes et ses ressources propres, notamment dans l'expérimentation et la mise en œuvre de formes de démocratie, et l'on pense ici à des modalités inédites de gestion collective des biens communs et à des pratiques de gouvernance anticipant des évocations qui, pour paraphraser Thomas Mann, la rendent à bien des égards « magique ». L'émergence des sanatoria et des sports d'hiver répond aussi, comme en écho, à cette valorisation des espaces montagneux et à la recomposition du regard porté sur ces derniers.

La revue *Les Sports Modernes* entend explorer ces questions et ces dynamiques avec son numéro dédié à « la montagne : territoire du moderne », un numéro inaugural où l'ascension de l'Everest jouxte une contribution sur les noms des sommets, des découvertes en Engadine, ou encore un entretien avec le romancier et enseignant Jérôme Meizoz.

ISBN 978-2-88930-534-6



9 782889 305346